

MADAME DESHOULIÈRES

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris en 1637 (1). Elle était fille de Melchior du Ligier, seigneur de la Garde, chevalier de l'ordre du roi, maître d'hôtel d'Anne d'Autriche, et de Claude Gavetier. Elle reçut une éducation très soignée, elle savait le latin, l'italien et l'espagnol. Son maître en poésie fut Jean Hesnault.

Elle épousa, de très bonne heure, à treize ans et demi (le 8 juillet 1651), Guillaume de Lafon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, gentilhomme du Poitou, lieutenant-colonel d'un des régiments du grand Condé. En 1653, elle alla s'établir à Rocroi dont son mari était major. Quand celui-ci partit pour la Flandre, à la suite de son prince, Mme Deshoulières fut le rejoindre à Bruxelles où résidait une cour brillante. Ayant réclamé parait-il, avec trop de vivacité, la solde de son mari au gouverneur espagnol, elle se rendit suspecte. on l'arrêta (1657). Internée au château de Vilvorden, près Bruxelles, elle y resta huit mois. On dit aussi qu'à cette époque elle inspira des sentiments fort tendres au grand Condé, sentiments qu'elle parait bien avoir partagés si l'on s'en rapporte à certaine lettre que l'on a d'elle.

Le roi ayant offert une amnistie, M. et Mme Deshoulières rentrèrent en France.

C'est à partir de ce moment que Mme Deshoulières suivit, sans interruption jusqu'à sa mort, son goût pour la poésie.

Elle avait été, avant la Fronde, une des reines de l'Hôtel de Rambouillet. Elle répondait alors aux doux noms de Dioclée et d'Hésione. Après la Fronde elle ouvrit à son tour un *salon* dans sa modeste demeure de la rue de l'Homme-Armé, au Marais. Ce salon, dit Sainte-Beuve, eut ce caractère particulier « d'avoir à la fois du précieux et du hardi, de mêler dans son bel esprit un grain d'esprit fort. »

Mme Deshoulières fut en rapports avec les personnages les plus importants de l'époque : Courart, Pellisson, Benserade, Charpentier, Perrault, les Corneille, Fléchier, Mascaron, Quinault, Ménage, De Busay, Vauban la Rochefoucauld, etc.

Plusieurs auteurs célébrèrent en vers sa beauté, l'agrément de son esprit et le talent de ses productions. Au-dessous d'un portrait d'elle on mit ce quatrain :

*Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois,
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire et les traits que tu vois ?*

Le chevalier de Grammont lui avait donné le joli nom d'Amaryllis et c'est sous ce nom qu'elle commença, en 1672, à publier des vers dans le

(1) Cette date nous parait plus plausible que celle de 1633. Mme Deshoulières, ayant été baptisée à St-Germain-l'Auxerrois, le 2 janvier 1638.

Mercuré Galant. C'est aussi sous ce nom que Boileau la désigne dans sa dixième satire. Il avait à venger Racine contre lequel Mme Deshoulières avait écrit l'un des fameux sonnets burlesques sur Phèdre, publiés sous le nom du duc de Nevers. C'est, nous dit Boileau :

*Une précieuse,
Reste de ces esprits, jadis si renommés,
Que, d'un coup de son art, Molière a difamés ;
De tous leurs sentiments cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnée.*

Avoir soutenu Pradon et tenté de ridiculiser Racine, ne sont pas des preuves d'un goût très sûr et il faut voir là un des inconvénients de cette vie de salon du XVII^e siècle, avec ses cabales, ses engouements injustifiés et ses injustices.

Parlant d'elle, Voltaire a dit : « De toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, Mme Deshoulières est celle qui a le plus réussi, puisque c'est elle dont on a retenu le plus de vers. »

Hélas, quels sont ces vers ? En dehors de sa pièce célèbre *A mes enfants* (elle avait eu un fils et trois filles, dont l'une, Antoinette-Thérèse, fut elle-même poète), pièce dont le joli rythme a sauvé la fadeur qui donc se souvient des apothéoses, des ballades, des caprices, des chansons, des déclarations, des dialogues, des églogues, des élégies, des épigrammes, des épîtres, des lettres, des billets, des idylles, des invitations, des madrigaux, des odes, des portraits, des réflexions, des rondeaux, des songes, des sonnets, des stances, etc. dont foisonnent ses œuvres ?

L'idylle même *A mes Enfants* lui a été contestée. On a dit qu'elle avait plagié un poète fort peu connu : Antoine Coustel. Il y a, il est vrai, beaucoup de rapport entre cette idylle et celle de Coustel intitulée *l'Indolence*, mais Mme Deshoulières a, cependant, la supériorité de la forme et du rythme.

En plus de ses poésies, on a encore d'elle deux tragédies : *Jule-Antoine* et *Genséric*, cette dernière représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 20 janvier 1680, une comédie : les *Eaux de Bourbon*, et un opéra : *Zoroastre*, mais tout cela, fort médiocre.

Mme Deshoulières, avec son fils et ses trois filles à élever, mena une existence des plus précaires. Louis XIV fut touché de sa détresse, sut oublier le rôle de son mari pendant la Fronde et il lui accorda une pension de 2.000 livres. En 1684, elle fut nommée de l'Académie des Ricovrati de Padoue et de celle d'Arles, en 1689.

Elle mourut à Paris, rue de la Sourdière, le 17 février 1694.

« Malgré ses injustices contre Racine, écrit Sainte-Beuve, malgré l'inimitié de Boileau et les allusions vengeresses du satirique peu galant elle a survécu ; elle a joui longtemps de la première place parmi les femmes poètes, et ce n'est que devant un goût plus nouveau et dédaigneux que sa renommée est venue mourir. On s'est impatienté à la fin contre ses *petits moutons* toujours ramenés ; on a commencé par les lui contester, et l'accuser sérieusement de les avoir dérobés ailleurs, mais il a suffi, sans tant y prendre garde, de les lui attribuer, pour la faire paraître insipide. Elle vaut, elle valait beaucoup mieux que sa réputation d'aujourd'hui. »

BIBLIOGRAPHIE : *Œuvres de Mme Deshoulières*, Paris, 1687-1695, in-8°. Des nombreuses éditions des ouvrages de Mme Deshoulières, on estime, surtout celles de 1747 (2 vol. in-12) et de 1799 (2 vol. in-8°).

CONSULTER : SOMAIZE : *Dictionnaires des Précieuses*. — VOLTAIRE : *Siècle de Louis XIV*. — PÉRICAUD aîné : *Les Deux Deshoulières*, Lyon, 1853, in-8. — DELTOUR : *Les Ennemis de Racine*, Paris, 1859, in-8°. — SAINTE-BEUVE : *Portraits de femme*. — A. DELACROIX, *Histoire de Fléchier*, Paris, 1865. — A. FABRE : *De la correspondance de Fléchier avec Mme Deshoulières et sa fille*, Paris, 1871. — ALPHONSE SECHÉ ET JULES BERTAUT : *L'Évolution du Théâtre contemporain*, Paris, 1908.

LES FLEURS

IDYLLE

Que votre éclat est peu durable,
 Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
 Souvent un jour commence et finit vos destins,
 Et le sort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
 Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses :
 Vous vivez peu de jours mais vous vivez heureuses !
 Les médisants ni les jaloux
 Ne gênent point l'innocente tendresse
 Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
 Jamais trop de délicatesse
 Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
 Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
 Que loin de vous il folâtre sans cesse,
 Vous ne ressentez point la mort et le tristesse
 Qui désole les tendres cœurs,
 Lorsque pleins d'une ardeur extrême,
 On voit l'ingrat objet qu'on aime
 Manquer d'empressement ou s'engager ailleurs.
 Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paraître :
 Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
 Qui vous fait perdre vos appas.
 Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
 Tristes réflexions, inutiles souhaits !
 Quand une fois nous cessons d'être,
 Aimables fleurs, c'est pour jamais !
 Un redoutable instant nous détruit sans réserve :
 On ne voit au delà qu'un obscur avenir.
 A peine de nos noms un léger souvenir